



ROBERT **COLONNA**
D'ISTRIA

TEXT O

Histoire de la Corse

Des origines à nos jours

HISTOIRE DE LA CORSE

DU MÊME AUTEUR

À PROPOS DE LA CORSE

Corse, en collaboration avec Émile Arrighi de Casanova et Pierre Sanguinetti, Larousse, 1996.

La Corse au xx^e siècle, avec une préface d'Alain Peyrefitte, France-Empire, 1997.

De la Corse considérée comme le miroir de la France, La Marge, 1998.

Corse, Nathan, coll. « Îles », 2000.

Colomba 1923, France-Empire, 2001.

La République prend le maquis, en collaboration avec Jean-Pierre Chevènement, Fayard, coll. « Mille et une nuits », 2001.

Une dramaturgie corse, en collaboration, Autrement, 2002.

Corse entre mer et montagne, Flammarion, 2006.

Corse intime et secrète, Glénat, 2010.

Mémoire(s) de Corse, en collaboration, Colonna Édition, 2012.

Ils sont fous, ces Corses !, Éditions du Moment, 2013.

Un petit vélo dans la Corse, avec des photos de Pierre Gayte, Les Films du Tambour de Soie, 2013.

Utopies insulaires. La Corse, en collaboration, Colonna Édition, 2014.

Une famille corse. 1 200 ans de solitude, Plon, coll. « Terre humaine », 2018, Prix du livre corse.

(suite à la p. 317)

ROBERT COLONNA D'ISTRIA

HISTOIRE DE LA CORSE

Des origines à nos jours

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Cette nouvelle édition d'*Histoire de la Corse* a été revue,
actualisée et augmentée des chapitres 9 et 10,
adaptés de *La Corse au xx^e siècle* du même auteur.

1^{re} édition : © France-Empire, 1995

© Éditions Tallandier, 2019 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3854-7

Beaucoup de mes ancêtres ont eu pour la Corse
de grandes ambitions. Droit sortis des romans
de chevalerie, ces paladins furent vaincus
par des banquiers et des marchands.
Ils n'en écrivirent pas moins quelques-unes des pages
les plus glorieuses de l'histoire de leur île.
Je leur dédie ces lignes.

Je les dédie également à mes enfants,
à mes petits-enfants, à leurs descendants,
qui auront peut-être un jour l'honneur
d'ajouter leur mot au grand livre inachevé
de l'histoire de la Corse.

INTRODUCTION

LES DÉSORDRES DE L'ITALIE

De la fin de l'Empire romain jusqu'au XVIII^e siècle, la Corse partage le sort de l'Italie. Pendant toute cette période, la péninsule n'est qu'un énorme et fastueux panier de crabes. Les animaux en question sont riches et somptueux, donnent même naissance, pour certains d'entre eux, à la Renaissance ; ils sont rutilants, mais ils restent des crabes. De temps en temps, l'un avance, l'autre recule, on ajoute un animal, on en ôte un autre, quelqu'un secoue le panier, un crabe grimpe sur ses voisins, un autre les abandonne... L'image est inépuisable. L'Italie, pendant toute cette période, est comme la décrit Nicolas Machiavel dans *Le Prince* « plus esclave que les Hébreux, plus asservie que les Perses, plus dispersée que les Athéniens, sans chef, sans ordres ; battue, dépouillée, envahie... ». Ce n'est, selon la formule de Byron, que « la triste mère d'un empire mort ».

Alors, forcément, il est difficile de trouver une ligne de force, un fil conducteur, un sens à l'histoire. Des siècles, aussi bien, se réduisent à une succession d'événements, plus ou moins logiques, plus ou moins glorieux, qui ont apporté plus ou moins de bonheur aux populations.

Alors, forcément, pendant longtemps, on ne trouve dans l'opinion que désordres, intérêts à court terme, divisions, antagonismes, perpétuels retournements d'alliances ; on ne trouve que rivalités et suspicions, méfiance. Et, toujours, un savoureux mélange d'anarchie et de tyrannie : des mains de fer qui se croisent dans une péninsule en pagaille.

À la fin, les chemises rouges, puis les chemises noires, viendront mettre de l'ordre dans tout cela. Mais il sera peut-être trop tard : les lumières qu'elles prendront pour celles d'une aurore ne seront que celles d'un crépuscule, celui des peuples exténués par leur histoire.

DES HOMMES ET DES FABLES

Aux inconvénients d'une histoire incoordonnée, réduite à une somme d'événements, la Corse en a ajouté un supplémentaire : depuis le fond des âges, son passé est un inextricable mélange de mythes et de réalités, de personnages de légende et d'hommes de chair. On n'a jamais craint, à aucune époque, d'inventer des personnages imaginaires ; on n'a jamais hésité *a posteriori* à donner un sens à des choses qui n'en avaient pas, dût ce sens être anachronique et incohérent.

« On a toujours le droit, disait Sacha Guitry, de raconter des faits dont on n'a pas prouvé que le contraire s'est produit. » Cette logique biscornue a été copieusement sollicitée pour écrire l'histoire de la Corse : ont ainsi été fabriqués, à peu près de toutes pièces, le père de la féodalité insulaire, un certain Ugo Colonna, le chef de la révolte de 1729, un mystérieux général Pompiliani ; ainsi ont été déplacés dans le temps des phénomènes considérables ; le plus fameux « déplacement » concerne le mouvement de la « Terre des Communes » qui, pendant des siècles, a été avancé de 350 ans ! « À la mort de Louis XIII, Jacques Chirac lui succède à la présidence de la République. » C'est de cet ordre ! Les feuillets d'un chroniqueur, paraît-il, un jour, auraient été inversés...

Forte de quelques « rectifications », de perfectionnements apportés ici et là, la Corse a ainsi pu se présenter à la face du monde pour un précurseur de la modernité...

Quelle histoire n'est-elle pas constituée, de cette façon, d'un mélange de faits et d'imagination ? La fable n'est-elle pas, comme l'avait écrit Voltaire, la « sœur aînée de l'histoire » ? Bien entendu. Et la sécheresse statistique et universitaire avec laquelle le passé est décrit est parfois bien ennuyeuse... Mais enfin ! Faut-il à ce point redouter le vide, les zones d'ombre et de mystère ? Faut-il refuser que certains moments aient été moins remplis ou qu'on ait sur eux des témoignages peu fiables ?

Les légendes sont bien sympathiques. Elles ajoutent sens et panache à ce qui en manque. Mais, dans l'histoire de la Corse, lorsqu'elles prennent une place primordiale,

elles encombrant plus qu'autre chose et compliquent, en définitive, une histoire qu'elles prétendaient simplifier.

Car l'histoire de la Corse est, sinon compliquée (qu'est-ce que cela voudrait dire ?), du moins volumineuse. C'est peut-être l'effet de ce que le philosophe Keyserling appelait la « fécondité de l'insuffisant » : l'histoire de la Corse est tumultueuse, riche, profuse, comme si cette terre de montagne, peu peuplée, avait voulu, à toute force, se prouver qu'elle n'était pas aussi handicapée qu'elle l'était en réalité.

DES TRACES DU PASSÉ DÉCEVANTES

Alors, devant cette histoire qui fut souvent celle des autres, cette histoire copieuse, remplie du bruit des armes et des échos de la légende, beaucoup d'observateurs, perplexes, veulent comprendre. Ils cherchent des traces, des signes.

Les pierres ? Par rapport à la Sicile ou à d'autres îles de la Méditerranée, en Corse, il y a peu de monuments : des vestiges grecs se réduisent à une ville, rasée et rebâtie par les Romains qui n'ont presque laissé qu'elle ; les barbares l'ont saccagée en même temps que les édifices paléochrétiens ; les Génois ont brûlé et démoli les forteresses féodales. Il n'y a pas de châteaux, pas de temples. L'histoire se dérobe. Empêchés par des périls permanents, par l'instabilité, par le manque de moyens, les hommes ont rarement, en Corse, eu le loisir d'édifier quoi que ce

soit de vaste et de durable. Ils ont manqué de temps ou d'argent, alors l'histoire s'est écrite sans eux.

Les hommes ? Il y en a peu ; il y en a toujours eu peu. C'est une constante désolante de l'histoire de la Corse : l'émigration. C'est une des causes et une des conséquences de l'histoire. À Rome, au Moyen Âge, à l'époque moderne, aujourd'hui, les hommes sont partis, les masses comme les élites. Au XVI^e siècle, la Corse avait une population comparable à celle de la Sardaigne. Aujourd'hui, elle est six fois moins peuplée que sa voisine.

Ni les monuments ni les hommes ne sortent les observateurs perplexes de leur embarras. Ils se réfugient alors dans des formules journalistiques où abondent les « mystères », les « énigmes », les « cas », formules toutes faites qui signifient simplement qu'ils n'ont rien compris, à moins qu'elles ne veuillent dire qu'il n'y a rien à comprendre.

L'HISTOIRE EST DANS LA GÉOGRAPHIE

Les indications les plus précieuses, pour accéder à l'histoire, sont à chercher sans doute dans la géographie. Si un pays, comme l'affirmait Napoléon, a la politique de sa géographie, il en a aussi l'histoire. Pour la Corse, tout est écrit dans ses caractéristiques naturelles.

La Corse est une île. Comme telle, selon la formule consacrée, elle est entourée d'eau de toutes parts. Cette donnée a plusieurs conséquences.

Ses frontières naturelles sont fragiles et elle est exposée à des invasions. D'où, au fil de l'histoire, un brassage

dans le peuplement et des allers-retours permanents de la population entre le littoral, qui est plus facile à aménager, l'endroit à partir duquel se nouent les indispensables relations avec l'extérieur, et l'intérieur de l'île. Mais, au total, les Corses, à quelques petites exceptions près, celle, en particulier, des habitants du Cap, sont des terriens.

Ses habitants y ressentent une impression d'enfermement dont ils vont s'affranchir, comme les Anglais, par une belle propension à s'expatrier et une belle aisance à faire souche aux quatre coins du monde.

L'insularité confère un sentiment d'unité et d'identité assez fort, présent tout au long de l'histoire, bien qu'il coexiste, ce n'est pas un des moindres paradoxes de la Corse, avec des divisions, elles aussi fortes et présentes tout au long de l'histoire. La Corse, ainsi, n'a jamais fait l'objet de la moindre partition institutionnelle de son territoire.

Enfin, il faut peut-être faire référence à la psychologie insulaire. Il faut se méfier des généralisations (avec elles, les femmes deviennent vite toutes volages et les hommes tous inconstants...). Néanmoins, on peut penser que les îles induisent des comportements individuels et collectifs qu'on ne retrouve pas sur les continents. Ces comportements s'expliquent par le fait que les relations d'attachement de l'homme à la terre ont, peut-être, dans une île, une dimension plus passionnelle qu'ailleurs. L'amour de la Corse est de l'ordre de ceux qui « ne sont jamais heureux » et qui engendrent la jalousie. Toutes les terres provoquent chez ceux qui les habitent des sentiments d'attachement, mais la Corse, île si souvent convoitée

par d'autres, île dont il faut partir pour gagner sa vie ou faire carrière, se trouve depuis longtemps parée de vertus exceptionnelles. Le qualificatif que les Grecs lui ont donné et que les Corses, fidèlement, lui conservent depuis vingt-cinq siècles, *Kallyste*, la plus belle, illustre cette « idéalisation » de leur terre.

La Corse est aussi une montagne. Cette donnée, à son tour, a plusieurs conséquences.

Les hommes ont à y faire face à des conditions de vie difficiles, plus âpres qu'en plaine. Leurs comportements traduisent cette réalité ; ils sont plus rudes qu'ailleurs. Habités à se battre contre la nature, comme les marins se battent contre la mer, les hommes sont vaillants et savent ce qu'un rapport de force veut dire. Montagnards, pauvres, les Corses vont rarement être capables de s'entendre avec des hommes forgés aux vertus plus insinuantes et plus souples du négoce ou de la magistrature.

Le territoire de l'île est compartimenté, les communications y sont difficiles. De sorte que chacun, assez facilement, a tendance à vivre replié sur son coin de terre et que la Corse peut aussi être décrite comme une juxtaposition de territoires qui s'ignorent. Les particularités de chacun de ces territoires sont si fortes qu'il n'est peut-être pas incongru d'affirmer que la Corse n'est pas une île, mais un archipel.

En particulier, sans entrer dans le détail du découpage géographique, il faut signaler l'existence d'une grande division de l'île : celle qui sépare, selon une diagonale nord-ouest/sud-est, une Corse d'En-deçà-des-Monts (au nord) et une Corse de l'Au-delà-des-Monts (au sud), pour reprendre l'ancienne terminologie toscane et génoise.

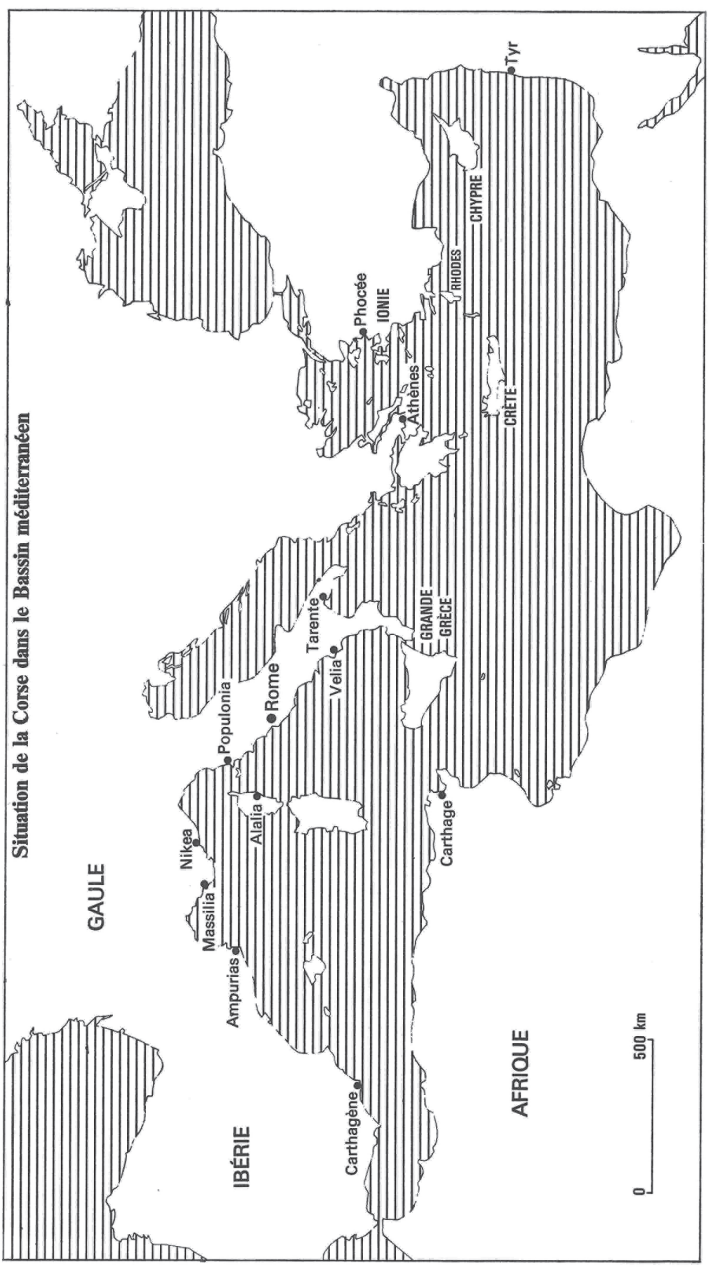
La dernière caractéristique géographique de la Corse tient à la position qu'elle occupe en Méditerranée Occidentale. Balzac, dans *Le Médecin de campagne*, l'avait définie comme « une île française qui se chauffe au soleil de l'Italie ». D'autres, par dérision, purent inverser cette proposition et parler d'une île italienne qui se chauffe au soleil de la France... Nous y reviendrons.

Quelle que soit l'origine du soleil, il est bien certain que la Corse se trouve au carrefour de plusieurs grandes routes de la Méditerranée : entre l'Espagne et l'Italie, entre Naples et la France, entre l'Europe et le Sud, l'Afrique et l'Asie...

Cette position va faire de la Corse un des enjeux importants de toutes les relations internationales dans cette région du monde. Et l'histoire de la Corse, pour une grande partie de son passé, ne s'explique pas autrement que par cette donnée. Envahie, conquise, cédée, convoitée, voilà l'histoire de cette île.

Pour autant, l'intérêt stratégique de la Corse n'est pas le même pour toutes les puissances : vital pour une ville comme Gênes, sans arrière-pays, qui tire sa raison d'être de son commerce, secondaire pour une puissance comme Rome, qui règne sur le monde, ne craint aucun adversaire, ou pour la France, qui a de larges façades maritimes et un sol vaste et riche. L'administration des uns va être dominée par les considérations stratégiques et les impératifs de sécurité, celle des autres, plus détendue, va se permettre de faire entrer en ligne de compte des préoccupations plus attentives aux personnes. Dans un cas, l'ordre, dans l'autre, des efforts de civilisation.

Situation de la Corse dans le Bassin méditerranéen



La Corse est une montagne dans la mer, au cœur de la Méditerranée Occidentale : tout est presque dit.

L'ÉTYMOLOGIE, AUSSI, EST GÉOGRAPHIQUE
ET FABULEUSE

Si c'est à la géographie que la Corse doit son histoire, c'est à elle, semble-t-il, qu'elle doit également son nom. On se perd, sur ce point, comme sur tant d'autres, entre la légende et l'étymologie disparue :

« Kyrnos, nom ancien de la Corse, explique Paul Arrighi, paraît remonter à des légendes primitives attachées à un "cycle des retours", celui d'Héraklès, par exemple. Selon Hérodote, Kurnos aurait été un fils de l'explorateur des Hespérides. Selon Diodore, l'île aurait été donnée par Rhodomonte, légendaire roi de Crète, à l'un de ses généraux qui portait ce nom. D'autres racontent que le chevalier troyen Kor et son épouse Sica, nièce de Didon, donnèrent le jour à des princes fondateurs des villes insulaires, et, par la fusion de leurs deux noms, au nom même de l'île. Les formes orientales *Korsai* (forêts), *Korsis* (empanachée) évoquent-elles la végétation particulièrement touffue qui recouvrait l'île et qui dut frapper ses premiers découvreurs venus de Phénicie ? Ou bien ses nombreux promontoires ont-ils inspiré, à travers une autre racine phénicienne, *Kir*, la forme *Kersica* ? »

INTRODUCTION

Ce savoureux mélange de science et de légendes venues de tous les bords de la Méditerranée préfigure déjà, d'une certaine façon, la nature de l'histoire de la Corse...

DES PREMIERS ROMANS

JUSQU'À LA RIGUEUR UNIVERSITAIRE

L'histoire de l'île, longtemps, s'est réduite à un roman, orné de quelques fables. Trois chroniqueurs, aux xv^e et xvi^e siècles (Giovanni della Grossa, Anton Pietro Filippini, Marc'Antonio Ceccaldi), l'ont écrite les uns à la suite des autres en recopiant fidèlement les erreurs – et parfois les exactitudes – de leurs prédécesseurs. Si ces « historiens » ont certainement fait œuvre utile pour la période qu'ils pouvaient observer, pour laquelle ils avaient documents et références précises, ils ont, en revanche, peuplé les siècles qui les ont précédés de fantômes plus ou moins remarquables, et jalonné l'histoire d'événements plus ou moins imaginaires. De longues périodes, selon un chroniqueur, se réduisent à quelques formules et des millénaires incertains trouvent leur place et leur force grâce à quelques légendes parées, pour le besoin, des vertus de l'histoire.

À la période contemporaine, au fur et à mesure que les archives furent accessibles, par l'exploitation de ces documents autant que par recoupement avec d'autres sujets, quelques inexactitudes ont pu être levées : le passé de la Corse est lentement sorti de la fable pour entrer dans l'histoire.

Les synthèses, depuis cent cinquante ans, ne manquent pas. Certaines, les plus anciennes, ont vieilli. Elles continuent à transporter approximations et erreurs. Les plus récentes témoignent du considérable effort que chercheurs et universitaires, depuis cinquante ans, ont accompli. Thèses, mémoires, monographies et toutes sortes d'articles, publications et communications sont venus nourrir aussi bien de beaux ouvrages d'ensemble que des présentations particulières de tel ou tel aspect du passé.

Pour moi, selon l'expression consacrée, j'ai pris mon bien où je l'ai trouvé : c'est-à-dire qu'arrivant après tous ceux qui m'ont précédé, je ne pouvais rien ignorer de leurs productions. S'il y a, dans ces pages, des choses bonnes, le mérite en revient à mes prédécesseurs ; s'il y en a de mauvaises, j'en suis seul coupable.

Cet ouvrage – ce qui est évident, compte tenu de sa taille – ne prétend en rien être exhaustif, il se borne à une rapide synthèse ; mais il ne prétend pas, non plus, à la moindre objectivité. Existe-t-elle en histoire ? En dehors des sciences exactes, n'est-elle pas qu'une chimère ? N'est-on pas, qui que l'on soit, nécessairement influencé, ne serait-ce que par les erreurs de perspective que donne l'éloignement dans le temps ? N'est-on pas influencé par sa formation, sa famille, son époque ? Poser les questions, c'est y répondre.

L'histoire est peut-être la science qui consiste à trouver la vérité à travers les mensonges que le temps nous a laissés. Alors, si, à propos de la vérité, je dis quelques mensonges, que mes lecteurs m'en excusent, mais cela devrait revenir à peu près au même.

CRIMES ET SUSPENSE

On connaît l'histoire de cette ouvreuse de cinéma qui, pour se venger d'un spectateur qui ne lui avait pas donné assez de pourboire, le prive de suspense en lui livrant la solution du film policier qu'il allait voir : « L'assassin, c'est le boucher », l'informa-t-elle.

Par bonheur, à la différence des films policiers, l'intérêt de l'histoire ne réside pas dans le dénouement d'une intrigue. Par définition, on en connaît, sinon la fin, du moins le dernier épisode. L'intérêt est ailleurs, et pour la Corse, il n'est pas mince : comprendre comment se sont enchaînés des faits qui semblent, au premier abord, confus et désordonnés, comprendre comment s'articulent grandes phases et principales périodes du passé.

Comme d'autres régions du monde, la Corse est passée, en peu de siècles, de l'âge des cavernes à celui de la société de consommation et de l'ère atomique, de l'âge du bronze à celui de l'or tout-puissant. Des cavernes aux clapiers empilés les uns sur les autres dans les immeubles des grandes villes, comment se sont faites ces évolutions ? Voilà la question. Voilà l'intérêt de l'histoire.

De plus, à la différence des films policiers qui se déroulent identiques, séance après séance, il n'y a pas, en histoire, une ouvreuse vengeresse ou mal intentionnée pour nous priver du plaisir de deviner de quoi demain sera fait...

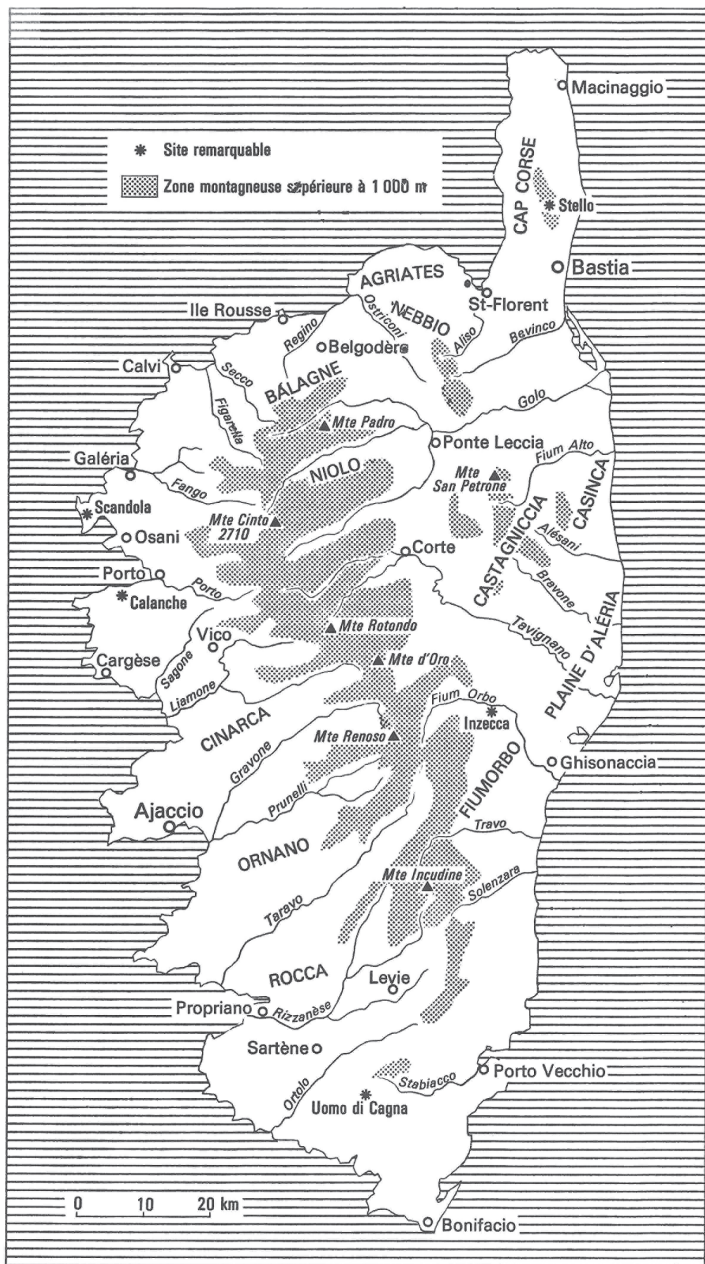
*

* *

Entre l'histoire de la Corse et celle des Corses – il y a de sensibles différences – j'ai pris le parti de parler du territoire, de ceux qui y ont habité, et d'abandonner à leur destin, souvent prometteur, ceux, nombreux, qui, au fil du temps, en sont partis.

C'est notamment pour eux, dont les liens avec leur « petite patrie » se sont parfois distendus, et pour leurs descendants, qui sont à la recherche de leurs « racines », que cette histoire a été écrite.

La Corse est « une énigme dont personne n'est sûr de posséder la clef », aurait dit Sir Gilbert Elliot, éphémère vice-roi de l'île. Alors, si les pages qui suivent ne permettent pas de déchiffrer l'énigme, qu'elles aident au moins à connaître et à comprendre les événements de son passé.



Première partie

DES ORIGINES
À LA FIN DU MOYEN ÂGE

Chapitre premier

LES ORIGINES

Longtemps éludée par les livres d'histoire de la Corse, la description des siècles et des millénaires les plus éloignés de nous est embarrassante à plus d'un titre.

D'abord parce que, par rapport à la période moderne, éléments et indices qui fournissent des informations sont rares et obligent souvent l'historien, quels que soient les progrès considérables accomplis par les disciplines préhistoriques au xx^e siècle, à des hypothèses et à des conjectures. En raison du perpétuel avancement de la recherche, les conclusions auxquelles on parvient sont toujours provisoires. C'est gênant.

Ensuite, parce que, bien souvent, le récit des périodes préhistoriques se confond, dans la littérature récente, avec le récit de leurs découvertes, effectivement passionnantes et riches d'enseignement. Il est difficile de parler des millénaires qui constituent la préhistoire sans simultanément évoquer les faits et gestes de quelques-uns des savants qui ont concouru, au xx^e siècle, à apporter sur eux de précieuses lumières. Mais à l'incertitude des

périodes très lointaines, s'ajoute alors le manque de recul qui caractérise les périodes trop proches.

Enfin, il est délicat d'évoquer la préhistoire en raison des divergences qui peuvent exister entre les différentes écoles scientifiques qui en connaissent. Dans une matière où rien n'est établi avec certitude, il n'est pas surprenant, en Corse comme ailleurs, de voir les scientifiques s'opposer, parfois avec vigueur, armés de leurs thèses et de leurs théories... Au fur et à mesure que les connaissances permettent d'écarter les doutes, les tensions s'apaisent et les conflits se réduisent...

Au-delà de ses incertitudes et de ses énigmes, la préhistoire est intéressante à un double titre.

Elle prouve, s'il en était besoin, que, dès les premières heures de son peuplement, la Corse s'inscrit dans le bassin occidental de la Méditerranée. Comme pour les époques ultérieures, les siècles préhistoriques prennent leur sens en Corse lorsqu'on compare vestiges et résultats trouvés dans l'île avec ceux rencontrés sur d'autres îles ou sur les rivages des continents qui bordent la Méditerranée. La préhistoire montre que, dès les origines, la Corse se trouve englobée dans un mouvement qui la dépasse...

Des informations sur la préhistoire sont, ensuite, intéressantes parce que cette longue période de plusieurs millénaires nous a légué des vestiges nombreux, souvent spectaculaires, qui ne manquent pas, depuis qu'on les a mis à jour, d'intriguer habitants et visiteurs. Les informations sur la préhistoire permettent ainsi, en comblant notre ignorance, de remplacer un vertige un peu stupide

devant des mystères vieux de plusieurs milliers d'années par une certaine émotion, celle qu'inspirent des civilisations que l'on découvre, leurs modes de vie, leurs valeurs et leurs rites...

Le chapitre qui suit n'aurait pu être rédigé il y a seulement trente ou quarante ans. La science préhistorique a, en effet, depuis cette époque, réalisé des progrès considérables : des sites ont été mis au jour, des découvertes considérables ont eu lieu, des scientifiques de toutes les disciplines ont prêté leur concours pour leur donner un sens ; des publications, des colloques, en très grand nombre, attestent, en même temps que l'intérêt du grand public pour ces lointaines origines de l'histoire, la vitalité et la qualité des travaux en cours qui éclairent peu à peu, selon l'expression de Mérimée, « la profonde obscurité qui couvre les premiers âges de la Corse ».

*

* *

C'est à l'holocène, au VII^e millénaire avant J.-C., que, selon les recherches des dernières années, débiterait la préhistoire de la Corse. Une période « très proche », si on la compare à l'ancienneté de la présence des hominidés en Europe : deux millions d'années.

La présence humaine avant cette ère, à ce qui correspond ailleurs au paléolithique, est très controversée ; l'avenir apportera sans doute une réponse catégorique et définitive à cette question. Il faut, pour l'heure, s'en tenir

aux conclusions auxquelles sont parvenus les différents auteurs.

LES PREMIERS PEUPEMENTS

Le problème des origines du peuplement de la Corse, certainement isolée du continent pendant toute l'ère quaternaire, peut être présenté en ces termes :

« Une première arrivée de grands mammifères se produit au pléistocène moyen, probablement entre 700 000 et 900 000 ans avant le présent, puis les animaux subissent les effets de l'isolement...

« Vers 60 000 et 70 000 avant le présent, on trouve une faune très appauvrie qui est essentiellement représentée par du cerf (*cervus cazioti*), des carnivores, des logomorphes (*prolagus*). Ce dernier petit mammifère est aussi présent dans les brèches ossifères de la région de Porto-Vecchio.

« Une seconde arrivée d'espèces nouvelles paraît se produire entre 50 000 et 10 000 avant le présent au pléistocène supérieur ; elle amène en Corse et en Sardaigne les espèces qui ont constitué le peuplement subactuel des îles (*cervus corsicanus*, ours, renards, mustélidés), tandis que perdurent les *prolagus*...

« Les traces du paléolithique rencontrées en Sardaigne paraissent indiquer que l'homme préhistorique a, comme les animaux, peuplé l'ensemble corso-sarde à différents moments du pléistocène moyen ou supérieur ; la Corse constituant le passage à peu près